

## LE MONDE

Claire Simon filme une course-poursuite contre l'argent par temps de crise

Article paru dans l'édition du 08.02.96

PAR PASCAL MERIGEAU

Coûte que coûte. Pendant plusieurs mois, la cinéaste s'est installée dans une petite entreprise pour raconter ses difficultés et la solidarité entre ceux qui y travaillent quand la réalité les sort de leurs rêves

CINÉMA Le documentaire est à l'honneur, avec la sortie du film de Claire Simon *Coûte que coûte*, chronique de la faillite d'une petite entreprise, et avec plusieurs manifestations qui lui sont consacrées.

C'est un documentaire. Mais un documentaire avec des personnages et, donc, des acteurs. Ce qui ne signifie pas que Jihad, Toufik, Fathi et les autres apparaissent dans le film sous un nom autre que le leur. Cela veut seulement dire qu'ils jouent leur propre rôle dans une mise en scène de leur propre vie. Il suffit, en effet, que la caméra de Claire Simon commence à tourner, pour qu'aussitôt ils se mettent en action. La caméra est toujours sur eux, le plus souvent très près d'eux, et enregistre leurs réactions aux aléas auxquels les soumettent des personnages qui demeurent toujours invisibles, banquiers, fournisseurs, clients, et qui leur imposent le scénario de *Coûte que coûte*. Le film saisit, sans doute, des éléments d'une réalité, mais surtout, il raconte une histoire.

Pour ce qui est de jouer, Jihad connaît la chanson. Seulement, la musique n'est pas de lui, il ne peut qu'improviser les paroles. Créateur à Saint-Laurent-du-Var d'une petite entreprise de restauration (plats cuisinés à livrer) curieusement baptisée *Navigation systèmes*, il ne cesse, en effet, de naviguer. A vue. Et d'ériger en système la « tchache », lui qui se sait un remarquable « commercial ». Pour ce qui est de la gestion, c'est certain, il est un peu plus « néophyte ». Le mot est de lui, comme sont de lui les promesses qu'il est amené à faire pour sauver ce qui peut encore l'être, en voulant croire à tout prix qu'elles vont anesthésier longtemps encore les doutes et les craintes de ses employés et de ses créanciers. Longtemps, c'est-à-dire jusqu'à la semaine prochaine, au plus tard au début du mois, lorsqu'il aura réussi à remettre *Navigation systèmes* à flot. En attendant, tant pis si la salade d'endives au roquefort est préparée sans roquefort. Du moment qu'il peut encore acheter des endives...

Alors Fathi, Toufik et Madanni, les cuisiniers, et Gisèle, la secrétaire, râlent parce qu'ils ne sont pas payés, mais continuent de faire le boulot, parce que c'est leur seule chance d'être payés un jour. Absurde ? Oui, absurde, mais c'est comme ça. Quand Gisèle en a assez de travailler sans matériel et de devoir aller téléphoner au bistrot du coin parce que la facture n'a pas été réglée, elle s'en va sans faire d'histoires. Aux autres de se débrouiller pour prendre sa place, même si rien ne les y a préparés. Jihad, lui, a tout de suite vu le parti à tirer de ce départ : il continue de réduire les charges de l'entreprise, qui vient ainsi de passer à trois employés seulement. Quelles charges, puisque Gisèle n'a pas été payée depuis plusieurs mois ? La question n'est pas posée, mais la réponse est donnée. Par étapes, sans doute, mais qui jalonnent le chemin conduisant à l'inéluctable arrêt des activités. Chronique d'une faillite annoncée.

## LE MÉCANISME DU PIÈGE

Pourtant, si on se doute dès le début de ce que sera la fin de l'histoire, on a envie d'y croire malgré tout. Envers et contre tout, contre la raison même. Comme les employés de Navigation systèmes, auxquels la présence de la caméra semble parfois donner l'envie de faire plus, de donner davantage. En quelques mois, la durée de leur histoire telle que le film la saisit, il leur est forcément arrivé de craquer. Claire Simon a choisi de ne pas filmer ces moments, ou de ne pas les monter. Un choix de scénariste qui reste maître des éléments qui composent son film, un choix de metteur en scène qui sait que le cinéma ne capte jamais la réalité, qu'il ne fait, au mieux, que l'appivoiser et en restituer quelques éclats. Grâce à cette maîtrise, Coûte que coûte démonte parfaitement le mécanisme du piège qui se referme sur Jihad et les autres.

L'argent sert de carburant à la machine qui les broie, sans cesse relancée par ce que les optimistes définiront comme la naïveté de Jihad. Les pessimistes parleront plutôt de bêtise, sans que cela modifie en rien la métaphore. Les protagonistes de Coûte que coûte sont aux prises avec une réalité qu'ils s'appliquent à nier, en la maquillant grâce à des effets de verbe pourtant bien maladroits, comme Jihad, ou en fermant les yeux pour continuer de foncer, comme les autres. Le film apparaît ainsi comme une comédie du travail, à travers l'histoire d'une poursuite : la réalité lancée aux trousses d'une bande de rêveurs. A la fin, on ne sait pas si Jihad, celui par qui tout est arrivé, le bien et le moins bien, continue de rêver et de mentir, aux autres comme à lui-même. Mais on sait que Fathi et Toufik sont prêts à y croire encore. En témoigne le sourire épanoui du premier, lorsqu'il découvre que son

copain se débrouille suffisamment en anglais pour aborder les touristes américaines.

Epilogue qui vient à point confirmer que cette histoire d'un échec, telle que l'a racontée et filmée Claire Simon, n'est décidément pas triste, sans qu'aucun des aspects les plus sombres en ait pourtant été camouflé et sans qu'à aucun moment la réalisatrice ait considéré les personnages de haut. Peu importe alors que Coûte que coûte soit un documentaire, puisque c'est un film, qui offre du monde une vision que le talent de son auteur donne envie de partager.

PASCAL MERIGEAU